

EN ROUTE VERS LE VILLAGE

Tout au bout du chemin il y a ce village perché sur un piton et autour pas une seule habitation. Il marche dans ce désert, sac rivé sur le dos en pensant à ce qui le guide vers cet endroit perdu. Il vient de passer la nuit à la belle étoile et s'est mis en route de bon matin pour éviter la chaleur de la journée. Et puis il veut atteindre ce village avant la mi-journée espérant y trouver le gîte et le couvert.

Depuis quelques jours déjà il est en route ayant abandonné dans ce départ un bonne partie de son passé. Il n'a emporté que les quelques effets qu'il a réussi à sauver. Aujourd'hui encore il a du mal à comprendre ce qui lui est arrivé.

Il y a peu de temps encore il vivait heureux dans cette grande ville très animée. Il avait confiance dans son avenir qu'il imaginait flamboyant fort de sa bonne conscience et ne cessant de croire qu'il savait. Cependant depuis quelques temps déjà la situation de la cité n'était pas aussi florissante qu'auparavant. Les habitants se mettaient à éprouver des difficultés à trouver les moyens d'une existence convenable à leurs yeux. La confusion commençait à s'installer. Cela créait des tensions, voire des signes de rébellion contre l'ordre social établi depuis des générations. Il est certain qu'il fallait prendre des mesures pour apaiser les esprits. Lui faisait partie de cette classe de privilégiés, arrivé adolescent dans la région, dont la famille avait su tirer partie sans scrupule, des avantages que celle-ci lui offrait pour s'enrichir et s'assurer un avenir sans nuage. Cela le rendait insouciant et aveugle devant les agitations qui commençaient à se développer.

Et puis était venu le temps du choix du gouvernement de la ville et de sa région. La nouvelle donne économique avait quelque peu bouleversé le paysage politique. Mais il avait estimé, comme beaucoup de ses semblables, surtout ceux qui s'accommodaient tout à fait de cette nouvelle donne, que ce n'était pas son problème et que les affaires politiques ne l'intéressaient pas. De par sa position sociale si rassurante, il se sentait protégé. Il avait laissé aller le cours des événements persuadé de l'immutabilité de sa situation.

Un homme avait été élu. Cet homme avait tenu un discours, lors de sa campagne qui ne faisait aucun doute sur ses intentions belliqueuses. Toutefois ce discours était séduisant car les responsables du marasme étaient désignés. Ainsi l'homme, par ses

harangues délatrices, avait su trouver les boucs émissaires idéaux, ceux dont les origines les rendaient différents ; il avait suscité la haine d'une partie de la population contre l'autre. Il avait énuméré les moyens pour retrouver les beaux jours d'autrefois. Mais on n'avait pas pris ses propos au sérieux comptant sur l'humanisme des habitants et le fait que depuis des décennies les différentes communautés vivaient en bonne entente et parce qu'on croyait depuis toujours que l'homme est intrinsèquement bon. Ce qu'il prêchait et promettait paraissait irréaliste. Pourtant il tint les promesses qu'il avait faites. Après sa nomination, le nettoyage pouvait commencer. Les premiers temps celui-ci se fit à coup de décrets car notre homme voulait rassurer par son attitude policée. Mais très vite il sut réveiller les vieilles haines, les jalousies enfouies et incita les habitants à passer à des actions d'élimination plus radicales. Les exactions débutèrent alors.

Il faisait partie d'une communauté désignée comme responsable des malheurs de la population. A partir de cette époque sa tranquillité fut terminée et il passa tour à tour de la sérénité à l'inquiétude puis à la frayeur. Ses amis d'hier devenaient ses ennemis d'aujourd'hui. On le traqua, on brûla sa maison, on vola ses biens, finalement on le chassa. Par miracle, il échappa à la mort.

C'est dans la précipitation qu'il était parti en continuant à penser que tout allait s'arranger et que ce n'était qu'une mauvaise blague. Pourtant, comme tant d'autres, il s'était retrouvé dans un camp, de l'autre côté de la frontière, où on lui assurait une nourriture frugale et un repos spartiate. Là dans cet endroit, il n'était certes pas considéré comme un ennemi mais pas non plus comme un ami. Plus le temps passait plus le retour chez lui semblait compromis mais il lui avait fallu un certain temps pour en prendre conscience. Il fallait alors qu'il trouve une issue à une situation qui semblait ne pas en avoir. Dans cette épreuve, son optimisme était son seul soutien. Pour la première fois de sa vie il devait réagir et décider par lui-même.

Il s'était rappelé l'existence d'un cousin éloigné retiré dans un village dont il avait oublié le nom. Il n'avait rencontré qu'une fois ce cousin si décrié par toute la famille et qui avait déserté la région depuis longtemps parce qu'il refusait d'adhérer au système de pensée dominant. Cependant il se demandait comment ce cousin pourrait prendre sa venue lui qui avait été considéré comme un paria par l'ensemble de la communauté à laquelle il appartenait. Mais il ne voyait pas d'autre solution. Alors il avait fouillé loin dans sa mémoire pour retrouver le nom du village. Il avait dû se faire aider pour arriver à le localiser.

Voilà, maintenant il se retrouve sur cette route avec au bout, le seul espoir qui lui reste. Il ne sait pas ce qu'il va découvrir dans ce village. Il a cheminé plusieurs jours avant de l'atteindre ce qui lui a donné le temps de réfléchir. Il a revu sa vie confortable d'autrefois puis ces jours affreux où tout a basculé. Aujourd'hui le fait de ne toujours pas comprendre ce qui s'est passé l'empêche de ressentir de la haine et d'avoir des idées de vengeance.

Le village approche, il ne reste plus que la côte à gravir. Si près du but le doute le gagne. Quel accueil va-t-il recevoir ? A-t-il eu raison de demander asile à son cousin d'autant qu'il n'est même pas sûr que celui-ci ait été averti de son arrivée malgré la lettre qu'il lui a envoyée. Et d'abord habite-t-il toujours ce village ? Il l'ignore. Aux premières maisons l'angoisse l'envahit et il voudrait faire demi-tour, se persuader que ce n'est pas une bonne idée. Mais il sent bien que cette rencontre est son ultime chance, il essaie donc de rassembler ses souvenirs pour se rappeler ce parent qu'il a vu si peu de fois et il y a si longtemps.

C'est maigre, mal rasé et mal habillé qu'il pénètre dans le bourg. Demander de l'aide pour trouver la bonne maison avec l'allure qu'il a n'est pas chose facile. Son aspect n'invite pas spontanément au dialogue et les premiers contacts avec les habitants sont plutôt froids. Epuisé et déçu il s'assoit sur un banc. Il reste là la tête dans les mains les coudes sur les genoux. Combien de temps ?

Un homme d'un certain âge s'approche de lui. Grand, maigre, la tête haute, le regard clair.

« Tu es mon cousin ? »

Tout surpris que quelqu'un lui adresse la parole, il lève les yeux, le regarde et répond tout hésitant

- oui... enfin je crois
- alors viens avec moi

Sans savoir que répondre il se lève, récupère son sac et le suit. En haut une grande maison entourée d'un jardin ombragé, c'est là qu'ils se rendent. Après les événements des derniers jours la côte est rude à monter. Le parcours s'effectue dans le silence. Pas un mot n'est échangé et cela ne contribue pas à le rassurer. Le doute est toujours là qui le tenaille avec toujours la même question : a-t-il eu raison de venir se réfugier dans ce bourg auprès de cet homme qui, tout compte fait, est un étranger pour lui ? Pour le moment il ne cherche pas à trouver une réponse et continue dans le silence à suivre son cousin.

Dix minutes après mais ça lui a paru si long, ils arrivent enfin à destination devant cette maison fleurie aux volets bleus et entourée d'arbres. Il entre et découvre un intérieur plutôt confortable plongé dans une pénombre rafraîchissante. Il est étonné de constater que, dans la salle à manger, le couvert est dressé pour trois personnes, encore plus d'être accueilli chaleureusement par la compagne de son cousin. Il ne comprend pas comment cela se peut mais visiblement il était attendu bien que son arrivée ce jour là dans ce village était plus qu'aléatoire. Après les jours qu'il vient de vivre, cette nouvelle atmosphère sereine lui donne envie de pleurer. Mais il n'a pas le temps de se laisser aller ; sa cousine s'empresse vers lui, lui adresse quelques mots de bienvenue et l'invite à se mettre à table.

Le repas se déroule comme si aucun événement important n'avait eu lieu, comme s'il avait toujours fait partie de la famille. La conversation s'installe et porte sur les événements de la matinée. Son cousin se montre plus ouvert qu'à leur premier contact et plaisante facilement sur les déboires des uns et des autres. Il en vient presque à oublier ce qu'il a vécu. Au moment du café seulement on se met à aborder les événements douloureux des derniers jours et son cousin lui demande s'il veut bien raconter ces moments si difficiles. Alors sans qu'il puisse en comprendre la raison, il se met spontanément à pleurer. La pression des derniers jours a été telle qu'elle ne peut s'exprimer tout d'abord que par ce flot irrésistible. Mais ensuite les mots viennent, expression d'une douleur extrême et venant dire l'indicible. Il raconte en détails et sans relâche, jusqu'à l'ultime résistance, jusqu'à l'épuisement de la parole. Son cousin et sa cousine sont là silencieux et attentifs, réceptacle idéal de cette détresse qui peut se dire sans retenue.

Cette parole libérée lui fait prendre acte de son inconscience, de son insouciance face à une situation qui, dans le confort de son existence passée, lui semblait impensable. Pour la première fois de sa vie, il aborde le problème de la responsabilité de ses agissements, lui qui n'avait jamais eu à faire des choix, à prendre des décisions importantes, lui qui s'était contenté de suivre le chemin que la situation de sa famille lui avait tracé. Là, face à son cousin qui avait osé remettre en question le bien fondé des privilèges de sa caste et qui avait pris la grave décision de rompre avec une société qu'il trouvait injuste et dangereuse, il se sent petit et misérable. Pourtant dans la conversation qui s'installe ne vient jamais planer l'ombre d'un jugement. On en vient à parler de la place de chacun dans le groupe social, de l'importance que l'on doit accorder à l'opinion de tous. On se met d'accord sur l'idée que chaque individu détient son propre savoir qui ne

demande qu'à s'exprimer. On débat de tolérance et de respect de l'autre. La lucidité et l'ouverture d'esprit de ce couple de vieilles personnes vivant si loin de tout le subjugué. Elles lui font découvrir une autre façon d'aborder le monde. A l'écoute de leur discours il commence à mieux comprendre les événements qu'il vient de traverser et il sent naître en lui une remise en question profonde de son existence passée. Il se rend compte à quel point il s'est laissé couler dans le moule si confortable qu'on a bien voulu lui présenter et comment il a refusé de voir les défauts que ce même moule pouvaient présenter.

Loin de l'agitation des derniers mois et dans le réconfort de l'accueil de son cousin il prend le temps de réfléchir. Maintenant tout lui apparaît plus clair. Il comprend mieux l'idée de résistance que certains de ses compagnons ont voulu lui expliquer et qu'il trouvait si incongrue, si impensable à l'époque. « Résister pour exister » est le message qu'il n'a pas entendu ou voulu entendre. Tout lui paraît si évident maintenant qu'il ne saisit pas son aveuglement d'hier.

Sa vie prend soudain un nouveau sens. Mais ses compagnons, hélas, ne sont plus là. Sa prise de conscience rend cette absence encore plus cruelle. Cependant il sait qu'ils auraient été heureux de constater son changement. A présent leur souvenir sera son soutien. Ce souvenir l'aidera à s'engager dans le combat contre l'hydre installée dans sa ville. Le tragique a parfois le mérite d'ouvrir à de nouvelles voies.